

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LE MÉDECIN
DE CAPE TOWN

E. J. LEVY

LE MÉDECIN DE CAPE TOWN

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy*



VOIR DE PRÈS

Les personnages, lieux et situations décrits dans ce livre sont imaginaires ou utilisés de manière fictive : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Little, Brown and Company en 2021, sous le titre : *The Cape Doctor*.

© 2021, E. J. Levy.

© 2023, Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française.

© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-621-7

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

*Pour Margaret Ann Bulkley et James
Miranda Barry, quels que soient leurs noms*

« *Ex Africa semper aliquid novi.* »

Pline l'Ancien, *Naturalis Historia*,
VIII/42

« Si je devais écrire l'histoire de ma vie, le monde entier serait scandalisé. »

Caterina Sforza

« Combien de temps cette vie posthume va-t-elle durer ? »

John Keats

Ce qui suit est une œuvre d'imagination. *Le Médecin de Cape Town* s'inspire de la vie de James Miranda Barry (né Margaret Anne Bulkley vers 1795 à Cork, en Irlande), illustre médecin du XIX^e siècle. La vie du Dr Barry inspirant autant les romanciers que les biographes depuis longtemps, ce livre doit beaucoup à leur travail (et plus encore à la biographie exhaustive parue en 2016, *Dr. James Barry: A Woman Ahead of Her Time*). J'ai changé le nom des protagonistes pour les besoins de la fiction.

Je me suis efforcée de rendre compte précisément des faits qui composent la vie extraordinaire de Margaret Bulkley et du Dr Barry. Leur histoire est vieille de cent cinquante ans, mais nous savons ceci : Margaret est devenue James Barry en 1809 afin de poursuivre des études de médecine à la faculté d'Édimbourg alors inaccessible aux femmes. Suite à ses excellents résultats, James Barry est entré comme chirurgien dans l'armée, a servi au Cap, sur l'île Maurice et en Jamaïque, se hissant finalement au rang

d'inspecteur général. Dandy, duelliste, séducteur, le Dr Barry était très proche de Lord Somerset – le puissant gouverneur du Cap, un aristocrate charmeur et controversé –, au point qu'ils ont été accusés de sodomie, un scandale qui a défrayé la chronique au sein de la bonne société du Cap et de Londres. Nous savons également que Barry a été le premier à pratiquer une césarienne avec succès en Afrique. Et nous savons que le « thanatopracteur » qui s'est occupé de Barry à son décès a rapporté que le médecin était « une femme parfaitement formée » dont le corps montrait les signes d'une grossesse.

Barry n'a pas laissé de testament mais des instructions (des décennies plus tôt alors qu'il était gravement malade), par lesquelles il demandait à ne pas être dévêtu après sa mort, sans plus d'explication. Les biographes ont émis des hypothèses peu probantes à propos de ce choix, mais il ne nous est quasiment rien parvenu des pensées intimes de Margaret ou de James. Nous reste l'imagination.

CHAPITRE UN

LE FILS FORTUNÉ

Elle est morte pour que je puisse vivre. Margaret. Je lui dois la vie. Il ne se passe pas un jour sans que j'y pense. Sans que je pense à elle. Puisqu'il ne se passe pas un jour sans que je pense à lui.

Elle est morte pour que je puisse vivre, mais n'est-ce pas le lot des femmes ? De se sacrifier comme l'a fait notre Seigneur, nous dit-on. Rares sont ceux qui parlent du sacrifice de Marie, bien sûr ; il semble aller de soi. Devenir une martyre est le sort réservé aux mères et à leurs filles. On n'en demande pas tant aux garçons, sauf en cas de guerre. Si bien que, naturellement, ayant eu le choix, j'ai choisi d'être un fils. Ayant le choix, qui refuserait ?

Il y a tant de choses que nous tardons à découvrir. Par exemple qu'il n'est jamais

trop tard. C'est Benjamin Franklin, l'ambassadeur des États-Unis, qui en parle le mieux : « Je veux vivre afin de voir comment tout cela va finir. » Comme nous tous. Je m'en rends compte depuis la position que j'occupe désormais – quel que soit ce lieu, ces limbes de l'imagination ou des faits (qui sait vraiment ?). Je vois que ma vie sera scandaleuse et source d'inspiration. Charles Dickens s'intéressera à moi, ainsi que Mark Twain, et même le médecin Havelock Ellis ; je serai une énigme que des générations tenteront de déchiffrer. Une énigme que je tente de déchiffrer ici.

Quand je n'étais encore qu'un jeune garçon, on m'a expliqué que pour se lancer dans un récit, il fallait commencer par le commencement et continuer jusqu'à la fin, ce à quoi je vais m'appliquer. La question, bien sûr, est de savoir où tout a commencé. Où les histoires commencent-elles ? Quel est le point de départ de celle-ci ? La fin, hélas, est toujours bien trop prévisible.

Mais pour comprendre mes débuts, vous devez comprendre la fin de Margaret.

Même s'il y a fort longtemps que je ne l'ai vue – plus d'une ou plusieurs vies –, je garde d'elle un souvenir précis ; aujourd'hui, elle s'apparente à un écho, une idée qui m'a traversé l'esprit autrefois, un rêve. Mais pendant des années, je l'ai vue dans le miroir, qui me regardait avec mes yeux bleus. Et dans une église à Cork se trouve un registre paroissial où il est mentionné que le deuxième enfant de Mary Ann et Jeremiah Brackley fut baptisé un jour de début avril, première fille de nos parents, Margaret Brackley, un nom disgracieux pour un début peu prometteur.

Jamais ceux qui croisèrent Margaret Brackley dans sa petite enfance n'auraient pu se douter qu'elle était destinée à devenir une héroïne (du moins est-ce ainsi que Jane Austen l'aurait peut-être présentée si elle avait été informée de sa venue au monde aux alentours de 1795). Sa condition, ses parents, et jusqu'à sa personne et son tempérament jouaient en sa défaveur à parts égales. Son père était un prospère marchand de fruits et légumes à Cork, ni rustre

ni pauvre, un homme respectable, bien qu'il s'appelât Jeremiah, et qui n'avait jamais été beau. Sa fille aînée, Margaret, possédait une silhouette frêle et gauche, une peau cireuse, des cheveux blond vénitien indomptables et des traits sans envergure. Quant à son esprit, il ne semblait pas beaucoup plus propice à l'héroïsme. Elle préférait de loin les chiens aux poupées ; n'avait aucun goût pour les travaux d'aiguille, les livres, le dessin ou les bals. En résumé, rien dans l'apparence de Margaret n'aurait pu la désigner comme l'héroïne de cette histoire ou d'une autre. Enfin, elle souffrait du pire défaut imaginable à la fin du XVIII^e siècle comme en d'autres temps : elle était née fille.

À ma naissance, mon oncle le peintre Jonathan Perry, membre de la Royal Academy, était déjà fort célèbre à Londres. (Il se faisait désormais appeler Perry, un nom proche de celui de la branche maternelle de la famille, mais qui sonnait davantage anglais ; un changement nécessaire s'il voulait se fondre

parmi les puissants.) Depuis notre confortable salon provincial de Cork, la vie de mon oncle m'évoquait un conte de fées ou une légende aussi lointaine que celle du roi Arthur et de ses chevaliers. J'ignorais qui était Sir Joshua Reynolds ou Edmund Burke, ses amis, mais j'en savais assez pour que leur nom m'impressionne, pour deviner qu'ils étaient des hommes importants à la façon dont ma mère parlait d'eux comme de parents fortunés. Quand j'appris que mon oncle appartenait à la Royal Academy, je crus à tort qu'il était de sang royal et que je deviendrais peut-être prince (même si à l'époque, je dus espérer devenir princesse).

Mon oncle serait sans doute resté une figure mythologique dans le bestiaire de mon enfance – pas plus réel à mes yeux qu'un satyre ou un sphinx – sans la coûteuse faillite de mon frère qui nécessita que nous nous rendions à Londres pour réclamer de l'aide. Il aurait été plus convenable que mon père fît le voyage pour implorer mon éminent oncle de nous porter assistance, mais, assailli par

les créanciers, il ne pouvait quitter le pays sans risquer de croiser le chemin des geôliers et finir à la prison pour débiteurs. Même s'ils ne se fréquentaient plus depuis longtemps, frère et sœur avaient été proches dans leur jeunesse, de sorte que ma mère finit par prendre la plume. Ou, plus exactement, ses mains tremblaient tant à l'idée de rédiger cette missive que c'est moi, qui n'avais alors que neuf ans, qui m'en chargeai.

À cette époque, mon oncle me semblait appartenir à la famille d'Ovide qui surgissait ces dimanches après-midi où mon père s'asseyait avec nous à son bureau, fenêtres ouvertes sur le jardin clos, les abeilles bourdonnant paresseusement dans les pommiers en fleur et l'air chargé du parfum musqué des lilas, tandis que nous nous penchions sur sa vieille grammaire latine et les textes romains qu'il concevait comme un antidote à la messe catholique de ma mère. Ces leçons étaient surtout données au profit de mon frère aîné, mais Tom n'était pas fait pour les études ; il préférait regarder par la fenêtre